

## A propos des écrits de jeunesse

Le premier texte publié par Grégoire Celier auquel nous faisons référence date de 1986 : c'est l'*Essai bibliographique sur l'antilibéralisme catholique*. L'auteur vient juste d'achever sa première formation en philosophie, théologie et histoire religieuse.

Mais avant cela, Grégoire Celier a publié, entre 1977 et 1979, plus de cinquante articles, essentiellement dans une petite revue rédigée par des étudiants et qui se revendiquait de la contre-révolution.

Ces écrits sont évidemment marqués par la jeunesse, l'inexpérience et le manque de formation assurée de leur auteur. Ils font, par ailleurs, état de certaines opinions politiques ou parapolitiques dont Grégoire Celier n'a jamais, par la suite, réitéré l'expression.

Il ne nous a donc paru ni utile ni pertinent de publier ces textes heureusement oubliés. Pour le seul plaisir, toutefois, de voir commencer à émerger le futur écrivain, nous avons fait une exception, que le lecteur trouvera à la page suivante, pour un texte sur la liberté, le seul, d'ailleurs, encore à peu près lisible malgré ses maladresses d'expression.

# La liberté

*(texte de septembre 1978)*

Le pape saint Pie X, dans sa lettre condamnant le Sillon, précise que celui-ci a fait, non une erreur sur l'autorité, mais une « lourde erreur » sur la liberté. Il en est de même du monde moderne.

Le monde moderne repose sur une conception gravement erronée de la liberté. Partant de cette erreur, il est amené à se tromper sur l'autorité et, de là, marche vers l'abîme et la décomposition.

Pour les hommes d'aujourd'hui, dans leur quasi-totalité, la liberté réside dans la possibilité de choisir entre le bien et le mal. Ils professent que, sauf certaines limites imposées par les relations interhumaines, chacun peut faire ce qu'il veut, chacun est « libre ». Or ceci est une très grave erreur. La liberté n'est pas le pouvoir de choisir soit le bien, soit le mal, bref de faire ce que notre personne désire.

C'est dans cette erreur que réside la cause des maux qui nous accablent.

La liberté est la faculté de faire le bien, alors qu'on a la possibilité de faire le mal. C'est l'ineffable pouvoir d'agir par soi-même, d'être cause, et dès lors responsable. L'homme est cause, la liberté c'est l'homme même. Mais de ce que l'homme pourra choisir le mal, il ne s'ensuit nullement qu'il ait le droit de le faire ; que ce soit là une faculté de sa liberté souveraine. Dieu impose sa loi à la nature, et il la propose à l'homme.

La liberté est donc, au fond, le pouvoir qu'à l'homme d'accomplir, de par sa propre volonté, la loi de Dieu.

Les animaux ne sont pas libres, parce qu'ils sont forcés d'obéir à leurs instincts et aux lois de la nature. Nous sommes libres précisément parce que nous ne sommes pas forcés, mais invités.

Le pouvoir de faire le mal n'est pas un attribut de notre liberté, elle en est une imperfection. Si cela n'était pas, Dieu, qui ne peut faire le mal, ne serait pas souverainement libre.

Or Dieu, qui est liberté infinie, ne peut que faire le bien. Le mal est l'imperfection de notre liberté qui ne s'alimente pas à l'unique et absolue liberté, celle de Dieu.

Quand nous verrons Dieu, notre liberté sera complète, car nous ferons toujours et facilement le bien. Aujourd'hui, notre liberté est infirme, et nous faisons souvent le mal.

La seconde erreur est d'avoir rendu illimitée une liberté qui est, de par sa nature, limitée. Dieu n'a pas remis à l'homme une liberté illimitée dont l'usage, précisément, anéantirait sa liberté. Il a eu soin, au contraire, de placer partout devant elle un arrêt pour la retenir sur l'abîme : dans notre corps, c'est la douleur ; dans notre âme, les tourments de conscience ; dans la société, la loi et la nécessité.

Évidemment, dans la fausse conception de la liberté, dans la conception libérale, ces garde-fous sont perçus comme des contraintes, des tabous dont il convient de se débarrasser au plus vite pour pouvoir exercer pleinement et souverainement sa liberté. Cette liberté est conçue comme un rejet, un refus de tout ce qui peut, de l'extérieur, ordonner l'action de l'homme, s'imposer à lui. Je ne suis libre que dans la mesure où je puis faire ce qui me plaît, le mot « plaire » étant pris ici dans le sens le plus voisin de « caprice ». Certes, il y a des degrés dans l'acceptation des conséquences de cette liberté. Ainsi, le libéral actuel admet qu'il faut respecter la liberté d'autrui, une certaine forme de vie sociale. Pour les anarchistes, au contraire, ces contraintes sont autant de forces qui menacent ou détruisent cette disposition de soi-même qu'ils nomment liberté.

Mais ce ne sont que des différences de degré, non de fond : pour tous, il est évident que la liberté revient à « choisir sa vie ». C'est pourquoi ils refusent plus ou moins ces garde-fous de notre liberté. Or ils ont été placés là par Dieu parce que notre liberté, c'est-à-dire notre pouvoir de faire le bien sans y être forcé, est limitée et faible. C'est donc ce second point qu'il faut comprendre, afin de restaurer la liberté dans son vrai sens. La liberté, pouvoir

de faire volontairement le bien, est soutenue par des contraintes qui, bien souvent, nous aident à ne pas abuser de notre liberté, c'est-à-dire nous aident à ne pas pécher. C'est à ce point que se place l'autorité : si notre liberté consiste à faire notre volonté, comment peut-on nous imposer quelque chose, comment peut-on nous commander, comment peut-on nous obliger ?

L'on arrive très vite aux conceptions anarchistes qui sont les seules véritablement logiques avec les principes de base, et qui pensent que, puisque la liberté consiste à faire ce qui plaît, il faut détruire et supprimer toute autorité. Or l'autorité se subordonne, en fait, à la vraie notion de liberté : le chef possède un pouvoir qui vient de Dieu, afin d'aider, par ses ordres, les personnes qui lui sont confiées à faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire à assumer leur liberté. C'est la seule justification possible de l'autorité qui, sans cela, représente une menace pour notre liberté.

Ainsi, résumons rapidement la véritable conception de la liberté : la liberté est la faculté de faire volontairement le bien. Elle est limitée et imparfaite, c'est pourquoi il faut la soutenir par des moyens extérieurs qui sont la nature et l'autorité (la nature consistant en particulier dans les limites que nous impose notre corps, l'autorité dans les limites que nous impose un homme investi d'un pouvoir par Dieu).

Si nous insistons sur ce problème de la liberté, c'est qu'il est la base de toute notre vie, car il est dans l'ordre des choses, dans les exigences les plus importantes de l'ordre humain, que le problème de notre liberté soit résolu avant tout autre. L'homme est-il libre, ou ne l'est-il pas ?

Selon la réponse à cette question, toutes les perspectives humaines peuvent changer. C'est la définition de l'homme « animal raisonnable » qui est en jeu et, avec elle, toute la morale ; et derrière la morale, nos conceptions politiques, nos idées sur le bien public.

Si l'homme est libre et si, vraiment, la liberté est une chose dont la privation détruit son intégrité d'homme, on devra tenir compte de cette liberté. On voit, dès lors, combien le problème de

la liberté est fondamental. Tout erreur en cet endroit conduit à une fausse conception de l'ordre humain. Et c'est bien parce que la Révolution, le libéralisme se sont trompés lourdement sur ce point qu'ils ont provoqué le désordre sur la planète entière en y répandant leur fausse conception de la liberté.

Mais nous ne pouvons pas abandonner à la Révolution le terme et l'idée de liberté. Il fait partie intégrante et nécessaire de notre doctrine. Et c'est trop souvent qu'on entend des contre-révolutionnaires qui, par désir de sauvegarder le principe d'autorité, abandonneraient volontiers à l'adversaire le mot de liberté. Cela prouve que ces contre-révolutionnaires ont adopté, en fait, l'essentiel de ce qu'ils prétendent combattre. « Ils sont pour l'autorité », comme ils disent, au lieu que les révolutionnaires mettent l'accent sur la liberté. Ils n'en estiment pas moins, ensemble, que liberté et autorité sont choses qui s'excluent. Or c'est en cela que réside l'erreur révolutionnaire. Voilà où prend racine son péché. Voilà où est le nœud de l'option fondamentale.

Car nous ne pouvons pas abandonner la liberté.

« La liberté, dit Léon XIII, bien excellent et apanage exclusif des êtres doués d'intelligence ou de raison, confère à l'homme une dignité en vertu de laquelle il est mis entre les mains de son conseil et devient le maître de ses actes ».

C'est par notre liberté que nous sommes faits à l'image de Dieu, c'est par notre liberté que nous pouvons atteindre le royaume de Dieu, car la vraie liberté, c'est la liberté des enfants de Dieu, car nous ne sommes libres que pour pouvoir répondre à l'amour de Dieu et pouvoir jouir de lui éternellement. L'Amour est la seule raison d'être de notre liberté. Dieu veut que nous partagions son amour et la plénitude de sa grâce. Or la liberté est la condition de l'amour. Il n'y a pas, il ne peut y avoir d'amour directement contraint : il n'y a pas d'échange d'amour possible avec les robots. Pour qu'il puisse y avoir une réponse à son amour, il fallait que Dieu crée des êtres libres, qui lui rendraient le libre élan de leur être vers lui.

Pour qu'il pût être réellement payé par de l'amour, il était impossible que Dieu nous contraignit à l'aimer directement.

Telle est la raison d'être de notre liberté. La liberté est ordonnée à l'amour. Et comme nous sommes infirmes et faibles,

pour que nous ne fléchissions pas, pour que nous puissions répondre à son amour, Dieu nous aide, et c'est en particulier le rôle de l'autorité. Ainsi, tout se tient et se range : la liberté est ordonnée à l'amour, l'autorité est ordonnée à la liberté. Non la liberté libérale, mais la liberté des enfants de Dieu. Cette vraie liberté ne peut être celle de faire n'importe quoi (puisque c'est pour l'aimer que Dieu nous a fait libres) ; mais c'est aussi parce qu'il nous aime, parce qu'il veut réellement notre plus grand bien, parce qu'il veut pour nous un bonheur infini, que ce Dieu ne pouvait vouloir que la liberté pût être liberté de s'engager dans des voies dont il ne serait pas le terme. Si Dieu nous avait fait libres, au sens libéral du terme, c'est-à-dire libres de cette liberté de tout faire et d'aller n'importe où, ce serait la preuve qu'il ne nous aime pas : père qui n'aurait aucun souci de ses enfants et qui se moquerait de les voir s'éloigner de lui. Tout au contraire, c'est par amour, parce que Dieu, qui est Dieu par nature, tient à faire de nous des Dieux par participation, comme dit saint Jean de la Croix, qu'il nous a voulu libres.

Si j'ai tant insisté sur ce point de la liberté, dans un long article un peu philosophique et religieux, c'est qu'il s'agit d'un point capital, d'un point fondamental. Toute la société moderne repose sur cette fausse conception de la liberté. Tous les désordres que nous connaissons et que nous déplorons découlent de cette erreur. Or, bien souvent, nous ne sommes pas nous-mêmes exempts de l'infection de cette erreur, qui nous a pénétrés par la force des moyens du monde moderne et par un manque de formation de base.